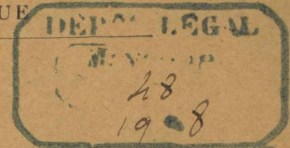
BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE



LA VIE SPIRITUELLE A LA PORTÉE DE L'HOMME DU MONDE

Discours prononcé au City Temple, à Londres, dans la soirée du mardi 10 octobre 1907

PAR

ANNIE BESANT

PRIX : 0 fr. 30



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1908

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

LA

VIE SPIRITUELLE

A LA

PORTÉE DE L'HOMME DU MONDE

Discours prononcé au City Temple, à Londres, dans la soirée du mardi 10 octobre 1907

PAR

ANNIE BESANT

PRIX : 0 fr. 30



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1908

LA VIE SPIRITUELLE

à la portée de l'homme du monde

Le Révérend R. J. Campbell, M. A., qui préside, prononce ces mots :

« En présentant la conférencière à un auditoire du *City Temple*, je ne veux pas me laisser aller à des personnalités qui pourraient être embarrassantes pour elle; mais je sens que nous nous devons à nous-mêmes de reconnaître en Mme Besant une des plus grandes forces morales de l'époque. Elle a bien gagné le respect qui lui est aujourd'hui si largement accordé par le public britannique, et, dans le monde entier, par des milliers d'hommes et de femmes qui pensent. Elle a dû dans le passé faire de grands sacrifices pour rester fidèle à ce qu'elle croyait être la vérité. Il est rare en pareil cas que la force des convictions ne se

teinte d'aucune trace d'amertume ou d'intolérance. L'intensité, parfois, disons-le, le dogmatisme ou même le fanatisme avec lesquels on soutient ses convictions, sont en proportion du prix dont il a fallu les payer ; mais s'il est un trait en relief dans la vie publique de Mme Besant, c'est l'absence complète de toute trace d'amertume ou d'intolérance dans ses rapports avec autrui. Elle cherche la vérité au fond de toute formelle déclaration de foi ; elle n'excommunie personne ; par là, et par sa reconnaissance si large et si profonde de la vie, elle a conquis la situation d'un grand instructeur spirituel, et c'est en cette qualité que nous lui souhaitons ce soir la bienvenue dans le Temple de la Cité (1). »

Mme Besant prend alors la parole :

PRÉLIMINAIRES

Avant de commencer ce que j'ai à vous dire ce soir, voulez-vous me permettre un mot de préface, tant sur ma présence ici que sur les opinions auxquelles j'y dois prêter ma voix. Je remercie votre pasteur et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de parler ici ; mais je

(1) The City Temple, Holborn Viaduct, E. C.

suis obligée de déclarer que les opinions exprimées par moi ne devront être prises en aucun sens comme pouvant compromettre le lieu où je parle ni le pasteur qui occupe généralement cette chaire. Nous devons tous être reconnaissants envers le pasteur du *City Temple* pour le courage avec lequel il a donné expression à des vérités qui sont dans l'air, pour les gens cultivés et intellectuels, mais qu'un petit nombre seulement ont la bravoure d'exprimer. Cependant quand une vérité est dans l'air, l'expression de cette vérité est l'un des plus grands services que l'homme puisse rendre à l'homme ; car la vérité, il faut s'en souvenir, dépend largement de l'expression de ceux qui la voient et sont assez braves pour la dire ; des milliers de gens accueillent une vérité qu'ils savent être vraie, mais n'ont pas le courage de la proférer tant que cette profession est encore limitée à une minorité. Il est donc d'autant plus essentiel qu'en rien de ce que je dirai je ne puisse sembler compromettre le message ordinairement transmis à cette place. Car mes opinions sont à moi, comme les vôtres sont à vous, et en parlant ici ce soir, je parle la vérité comme je la vois, sans désirer qu'elle soit acceptée de quiconque ne la voit pas encore, et surtout sans

désirer qu'aucune de mes paroles, Monsieur (*se tournant vers M. Campbell*), rende plus lourd le fardeau ou plus grande la difficulté que vous avez à affronter.

LA SPIRITUALITÉ EST INDÉPENDANTE DE L'AMBIANCE

Il y a d'abord une plainte que nous entendons continuellement formuler par des gens sensés et sérieux, une plainte contre les circonstances de leur vie, et qui est peut-être parmi les plus fatales : « Si les circonstances étaient autres, comme je pourrais faire mieux ! Si j'étais moins accablé d'affaires, moins embarrassé d'inquiétudes et de soucis, moins occupé par les travaux de ce monde, je pourrais alors vivre une vie spirituelle ». Or cela n'est pas vrai. Jamais les circonstances ne peuvent ni faire ni empêcher l'éclosion de la vie spirituelle dans l'homme. La spiritualité ne dépend pas de l'ambiance ; elle dépend de l'attitude de l'homme envers la vie, et je veux, si je peux, vous montrer ce soir la manière dont le monde peut être converti au service de l'esprit au lieu de le submerger comme, je l'admets, il ne le fait que trop souvent. Quand un homme ne comprend pas le rapport du matériel

et du spirituel, quand il les sépare l'un de l'autre comme incompatibles et hostiles, quand d'un côté il met la vie du monde et de l'autre la vie de l'esprit dressées en rivales, en antagonistes, en ennemies, alors la nature pressante des occupations mondaines, les chocs violents de l'ambiance matérielle, le leurre constant de la tentation physique, la domination du cerveau par les soucis pratiques, toutes ces choses sont aptes à rendre irréelle la vie de l'esprit. Elles semblent l'unique réalité, et nous devons chercher quelque alchimie, quelque magie qui fasse voir la vie du monde comme irréelle, et la vie de l'esprit comme la seule vérité. Si nous réussissons à la trouver, alors la réalité s'exprimera dans la vie du monde ; cette vie deviendra son moyen d'expression, et non plus le bandeau sur ses yeux, le bâillon qui l'étouffe. C'est ce que nous devons chercher ce soir.

LE SACRÉ ET LE SÉCULIER

On sait combien de fois dans le passé il a été répondu, par la négative, à cette question de savoir si un homme peut mener une vie spirituelle dans le monde. Dans tout pays, dans toute religion, dans tout âge de l'histoire du monde,

dès que la question a été posée, la réponse a été : non, l'homme du monde ne peut pas mener une vie spirituelle. Cette réponse nous vient des déserts de l'Égypte, des jungles de l'Inde, du monastère et du couvent de nonnes des pays catholiques romains, de toute contrée et de tout lieu où l'homme a cherché à découvrir Dieu en se tenant à l'écart des hommes ; or, si pour connaître Dieu et mener une vie spirituelle il est nécessaire de fuir les séjours humains, cette vie devient impossible pour la plupart de nous, obligés que nous sommes, par d'infrangibles circonstances, à vivre la vie du monde et à nous accommoder à ses conditions. Je veux vous soumettre que cette idée est basée sur une erreur fondamentale, mais abondamment nourrie dans notre vie moderne, non pas tant, chez nous, par la pensée d'une vie recluse dans la jungle ou le désert, la caverne ou le monastère, mais plutôt par la pensée que le religieux et le séculier doivent être tenus à part. Telle est la tendance chez nous, en raison de cette habitude moderne de séparer ce qu'on appelle le sacré de ce qu'on appelle le profane. Ici les gens nomment le dimanche le jour du Seigneur, comme si tous les jours n'étaient pas également à Lui, comme

s'Il devait être servi ce jour-là seulement. Appeler un jour le jour du Seigneur, c'est nier cette même seigneurie sur tous les autres jours de la semaine, c'est faire six parts de la vie hors du spirituel, tandis qu'une seule reste reconnue comme dédiée à l'esprit. Ainsi les locutions communes des hommes, — histoire sacrée et histoire profane, éducation religieuse et éducation séculière, — toutes ces phrases si constamment employées, hypnotisent l'esprit du public par une fausse vision de l'esprit et du monde. La bonne manière de dire, c'est que l'esprit est la vie, le monde est la forme, et que la forme doit être l'expression de la vie, sinon vous avez un cadavre dénué de vie, et vous avez une vie désincarnée, privée de tous moyens d'action efficace ; et je veux établir large et forte la fondation même de ce que je crois être l'opinion juste et saine en cette matière. Le monde est la pensée de Dieu, l'expression du mental divin. Toutes les activités utiles sont des formes de la divine activité. Les roues du monde sont tournées par Dieu, et les hommes sont seulement ses mains qui touchent le bord de la roue. Toute œuvre faite dans le monde est l'œuvre de Dieu, ou bien nulle œuvre n'est son œuvre. Tout ce qui sert à l'homme et aide aux activités du

monde est bien vu quand on le voit comme une activité divine, et mal vu quand on l'appelle séculier ou profane. Le négociant dans son bureau, le boutiquier derrière son comptoir, le docteur dans l'hôpital, sont engagés dans une activité divine tout autant qu'aucun prédicateur dans son église. Jusqu'à ce que cela ait été compris, le monde paraît vulgaire; jusqu'à ce que nous puissions voir une même vie partout, et toutes choses enracinées dans cette vie, c'est nous qui restons irrémédiablement profanes dans notre attitude, c'est nous qui sommes aveugles à la vision béatifique, vision de l'unique vie en toutes choses, et de toutes choses comme les expressions de cette vie-là.

OMNIPRÉSENCE DE LA DIVINITÉ

Si cela est vrai, s'il n'y a qu'une vie dont vous et moi sommes les participants, s'il n'y a qu'une pensée créatrice par laquelle les mondes ont été formés et sont maintenus, alors, quelque puissante, d'ailleurs, que soit l'existence divine non exprimée, bien qu'il soit vrai, comme il est écrit dans les antiques Écritures de l'Inde, que « j'ai établi cet univers avec un

fragment de Moi-même, et je subsiste », quelque réel qu'il soit que la divinité dépasse sa propre manifestation, — néanmoins la manifestation reste divine, et en le comprenant nous touchons les pieds de Dieu. S'il est vrai qu'Il est partout et en tout, alors Il est aussi bien au marché qu'au désert, aussi bien au comptoir que dans la jungle, aussi facile à trouver dans la rue des cités populeuses que dans la solitude des sommets de la montagne. Je ne veux pas dire qu'il ne soit pas plus facile pour vous et moi de comprendre la grandeur divine, par exemple, dans la splendeur des cîmes neigeuses, dans la beauté d'une forêt de pins, dans la merveilleuse profondeur de quelque secret vallon où la nature parle à voix distincte; mais je veux dire que si nous l'y entendons plus clairement, c'est que nous sommes sourds, et non que la voix divine est muette. A nous incombe cette faiblesse, que le torrent et le bourdonnement de la vie dans la cité nous rende insensibles à la voix qui toujours parle ; et si nous étions plus forts, si notre ouïe était plus subtile, si nous étions plus spirituels, nous pourrions trouver la vie divine aussi facilement dans l'encombrement du viaduct d'Holborn que dans la plus belle scène tracée par la

nature dans les solitudes des montagnes, ou que dans l'enchantement du ciel de minuit. Voilà la première chose à comprendre : nous ne trouvons rien parce que nos yeux sont bandés.

CONDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE

Voyons maintenant sous quelles conditions l'homme du monde peut mener la vie spirituelle, car j'admets qu'il y a des conditions. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous êtes entourés, de toutes parts, d'objets qui vous attirent, de choses que vous voudriez posséder ? Vos désirs répondent à la beauté extérieure, à l'attrait des objets répandus à profusion dans le monde. S'ils n'étaient pas destinés à attirer ils ne seraient pas là ; s'ils étaient réellement des obstacles, pourquoi auraient-ils été placés sur notre route ? C'est précisément pour les mêmes raisons que, quand une mère veut provoquer chez son enfant l'effort qui le fera marcher, elle agite devant ses yeux et un peu hors de portée quelque étincelant hochet, quelque clinquant attrayant ; les yeux de l'enfant sont fascinés par l'objet qui brille, il veut saisir la chose qui est juste en dehors de ses

atteintes ; il essaie de se tenir sur ses pieds, tombe, et se relève, et tente de marcher, et s'efforce d'atteindre. La valeur de l'attrait n'est pas dans le clinquant qu'il va bientôt saisir, briser et rejeter, pour désirer autre chose, mais dans le stimulant de la vie intérieure qui le pousse à essayer de se mouvoir pour gagner le prix chatoyant qu'il dédaignera sitôt conquis. Ainsi le grand cœur maternel chargé de nous entraîner agite constamment devant nous quelque objet attrayant, quelque jouet pour l'enfant-esprit ; oriente vers le dehors les pouvoirs qui vivent au dedans ; et c'est pour déterminer l'effort, pour assurer la tentative qui seule peut convertir ces pouvoirs introspectifs en leur manifestation extérieure, que nous sommes amadoués et séduits par les innombrables hochets de la vie répandus de tous côtés. On lutte, on essaie de saisir ! on saisit enfin et l'on tient bon ; au bout de peu de temps, la pomme splendide se change en cendres, comme dans la fable de Milton ; le prix auquel on attribuait tant de valeur perd tout son attrait, devient inutile, et l'on désire autre chose. C'est ainsi que l'on grandit. Le résultat est en nous-mêmes ; un pouvoir a été suscité, une faculté a été développée, une force

intérieure est devenue une puissance manifeste, une capacité secrète est devenue une faculté en action. Tel est le but de l'instructeur divin : le hochet est rejeté quand le résultat de l'effort est atteint. Ainsi nous passons d'un point à un autre, ainsi nous passons d'un degré d'évolution au suivant ; et si, avant de croire au grand fait des renaissances continues et de l'expérience ininterrompue, vous ne pouvez pleinement comprendre la beauté et la splendeur du plan divin, vous savez du moins que même dans une courte vie vous gagnez par la lutte et non par votre succès ; la récompense de la lutte consiste dans le pouvoir que vous possédez ; selon la grande parole de Carpenter, rétrécie quand on ne croit pas à la réincarnation : « Chaque peine que je souffrais dans un corps était un pouvoir que je tenais dans le suivant. » Même dans une seule vie, vous pouvez le voir, même dans l'unique et court intervalle du berceau à la tombe, vous pouvez reconnaître le travail de la loi. Vous grandissez, non par ce que vous gagnerez comme fruit recueilli, mais par le développement intime que nécessite votre succès dans la lutte.

Or, quand une longue expérience de la nature a rendu l'homme sage, voici que ces objets perdent leur puissance d'attraction, et alors la première tendance est de cesser l'effort ; mais cela reviendrait à la stagnation. Quand les objets du monde commencent à perdre un peu de leur valeur, alors il est temps de chercher un nouveau mobile : or le motif d'action pour la vie spirituelle, c'est d'abord d'accomplir l'acte parce qu'il est le devoir et non pour obtenir la récompense personnelle qu'il peut apporter. Prenons le cas de l'homme du monde et de l'homme spirituel, et voyons ce qu'il faut pour transformer l'un en l'autre. Je prendrai pour exemple un homme dont vous ne puissiez douter qu'il est un homme du monde, l'homme qui fait une énorme fortune, qui s'est assigné pour unique but de la vie l'argent, la richesse. C'est une chose fréquente. Or, réfléchissez un moment à la vie de l'homme déterminé à être riche. Tout est subordonné à ce seul dessein. Il faut qu'il soit maître de son corps, car si ce corps est son maître, il perdra chaque semaine et chaque mois l'argent qu'il

a gagné par la lutte ; il gaspillera dans le luxe, pour flatter le corps, l'argent qu'il devait retenir dans sa main pour en gagner davantage. Ainsi la première chose qui s'impose à l'homme est de maîtriser son corps, de lui apprendre à supporter la dureté, la frugalité et même des rigueurs plus réelles ; d'oublier qu'il a envie de dormir, si en voyageant toute la nuit il peut s'assurer un contrat ; de ne pas même se demander s'il a besoin de repos, lorsqu'en allant à quelque soirée vers minuit, il peut faire connaissance d'un ami dont l'influence lui permettra de gagner plus d'argent. A maintes reprises, dans cette lutte pour l'or, l'homme devra se rendre maître de ce corps qu'il porte, jusqu'à ce que celui-ci n'ait plus voix à la détermination de sa ligne d'action, jusqu'à ce qu'il se soumette comme un serviteur obéissant à la volonté souveraine, au cerveau dominateur. Voilà la première chose qu'il apprend, la conquête du corps.

QU'EST-CE QUI A ÉTÉ GAGNÉ?

Ensuite il apprend la concentration de l'esprit. Faute de concentration, ses rivaux le battront dans la lutte mercantile. Si son esprit

vagabonde de-ci, de-là, partout, indécis, essayant un jour un plan, et le lendemain un autre, sans persévérance, sans un labeur décidé et continu, cet homme échouera. Le but qu'il désire atteindre l'oblige à la concentration mentale : il met son esprit à un certain point et l'y maintient tant qu'il est nécessaire ; il reste ferme et persévérant dans son effort mental, et sa pensée devient de plus en plus forte, de plus en plus vive, de plus en plus dirigeable. Il a appris à maîtriser non seulement son corps, mais sa pensée. A-t-il gagné quelque chose de plus ? Oui, une volonté forte; une forte volonté peut seule réussir dans une pareille lutte. L'âme devient puissante en essayant d'accomplir.

Bientôt cet homme, avec son corps maîtrisé, son esprit bien dirigé, sa volonté puissante, atteint ses objets et saisit son or. Et, alors ? Alors il découvre qu'après tout, cet or ne peut pas lui servir, tant que cela, à faire son propre bonheur ; il n'a guère qu'un corps à vêtir, une bouche à nourir, il ne peut multiplier ses besoins en proportion des énormes provisions à sa portée, et, en fin de compte, son pouvoir de se procurer du bonheur est très limité. Son or lui devient un fardeau plutôt qu'une joie,

les premières délices du but atteint s'affadissent, il se rassasie de la possession, et enfin, dans bien des cas, il n'est plus bon à rien qu'à empiler, encore et encore, par pure habitude, les monceaux croissants d'un or inutile. Cet or devient un cauchemar plutôt qu'un délice ; il écrase l'homme qui l'a gagné.

UN CHANGEMENT DE BUT

Maintenant, qu'est-ce qui fera de cet homme un homme spirituel ? Un changement de but, voilà tout. Que cet homme, dans cette vie ou toute autre, s'aperçoive du manque de valeur de l'or amoncelé par lui ; qu'il entrevoie la beauté du service humain ; qu'il saisisse un reflet de la splendeur de l'ordre divin ; qu'il comprenne que la vie n'a d'autre valeur que de pouvoir être donnée comme partie de cette grande vie qui maintient les mondes ; et le pouvoir acquis sur son corps, sur son mental, sur sa volonté, fera de cet homme un géant du monde spirituel. Il n'a pas besoin de changer ces qualités, mais de se débarrasser de l'égoïsme, de se débarrasser de l'indifférence aux douleurs humaines, de se débarrasser de l'insouciance avec laquelle il écrasait son frère

pour grimper vers la richesse sur des monceaux de meurt-de-faim. Il faut que son idéal se détourne de l'égoïsme pour le service, de la force qui écrase vers la force qui soulève, et dans le géant du monde des affaires vous trouverez l'homme spirituel ; sa vie est consacrée à l'humanité, il ne possède plus que pour servir et aider. Différence de but, différence de mobile, et non différence extérieure, de là dépend que l'homme soit un mondain du monde ou un esprit du spirituel.

J'ai employé tout à l'heure le mot devoir, et c'est là en effet le premier pas. Qui que vous soyez, quelle que puisse être votre œuvre dans le monde, peu importe : si vous commencez à accomplir cette œuvre, non parce qu'elle vous procure de quoi vivre, — bien qu'il n'y ait aucune honte à ce qu'elle vous donne le pouvoir de vivre ici-bas, — si vous commencez à l'accomplir, lentement, graduellement et de plus en plus parce qu'elle doit être accomplie, et non parce que vous voulez gagner quelque chose pour vous-même, alors vous faites le premier pas vers la vie spirituelle, vous êtes en train de changer de mobile ; toutes les activités de vos journées auront un objet nouveau. Le devoir doit être accompli ;

les roues du monde doivent continuer à tourner. Hommes et femmes doivent être nourris par les diverses voies du négoce et du commerce ; les malades doivent être soignés ; les ignorants doivent être instruits ; la justice doit être répartie entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre. En envisageant ainsi les choses, le négociant, le marchand, le docteur, l'homme de loi, le professeur peuvent tous saisir un nouvel aspect de la vie, et se dire : Cette activité, où je suis engagé, fait partie du grand labeur du monde, labeur qui est divin. J'y suis pour le faire, et mon devoir consiste à accomplir parfaitement ma tâche. J'enseignerai, je guérirai, je discuterai, je vendrai, j'engagerai des relations commerciales de toute espèce, non plus simplement pour l'argent que cela rapporte ou pour le pouvoir que cela procure, mais afin que la grande œuvre du monde puisse être dignement soutenue, pour que je puisse accomplir cette œuvre en serviteur d'une volonté plus grande que la mienne, et non plus pour mon bénéfice ou profit personnel.

UNE PARTIE DE L'ŒUVRE UNIVERSELLE

Tel est le premier pas, et il n'est personne parmi vous qui ne soit capable de le faire. Vous pouvez faire vos affaires tout comme d'habitude, mais vous y apportez avec vous un nouvel esprit ; vous les faites parce que c'est votre œuvre dans le monde, comme un serviteur accomplit une tâche pour son maître, parce qu'il a reçu l'ordre de l'accomplir, et que sa loyauté la lui fait bien remplir. Dès lors l'addition de chaque rang de chiffres dans un registre, la vente de chaque article dans une boutique, tout serait fait avec ce sublime idéal en vue : « Je fais cela comme une partie de l'œuvre du monde, et voici le devoir qui m'est échu pour ma part » ; tout serait pris comme émanant directement de la grande volonté par laquelle les mondes se meuvent, comme votre part de l'activité divine, votre part de l'œuvre universelle ; et le plus puissant des archanges, le plus grand des êtres resplendissants, ne peut faire rien de plus que sa part dans l'accomplissement de la volonté divine. Et George Herbert a écrit avec raison que celui qui balaie une chambre à la gloire de Dieu embellit cette gloire et cette action. Telle est la vie spirituelle,

où toute action est faite par devoir, pour le grand SOI et non pour le petit. Et remarquez que ce n'est pas toujours facile. Plus d'escamotage, plus de tâche à moitié faite, sous prétexte que l'œil du maître n'y sera pas ; car l'œil de notre Maître est partout, et ne dort jamais. Plus de travail expédié hâtivement, car ce serait le propre, non plus de l'un des artisans divins, mais d'un ouvrier ignorant et maladroit. L'art ne consiste qu'à faire parfaitement ce que vous faites, et Dieu est toujours un artiste. Il n'y a rien de si petit, aucun des animaux visibles seulement au microscope, qui ne soit parfait en sa beauté, et plus vous l'examinez de près et plus elle devient exquise. Regardez ces diatomes ténus que vous ne pouvez voir qu'au microscope ; chacune de ces minuscules coquilles est sculptée de dessins géométriques et parfaits. Pourquoi ? Pour la satisfaction de ce sens de la perfection qui est un des éléments divins dans Dieu comme dans l'homme. Ce n'est pas ce que vous faites, c'est la façon dont vous le faites, et le souci de le faire à perfection jusqu'à la dernière limite de votre capacité, qui sert de pierre de touche au caractère de l'homme ; et par l'œuvre on peut connaître le caractère de l'ouvrier.

Or cela semble peu de chose quand on l'applique à sa propre maison, à son magasin, à son bureau. Pour chacun, c'est peu : mais supposons que tout le monde le fasse, comment apparaîtrait alors la face du monde ? Plus d'ouvrage bâclé, plus de produits trompeurs sur le marché, plus de fraude, plus rien qui ne soit ce qu'il prétend être ; la valeur de surface et la valeur réelle toujours identiques, chaque maison parfaitement bâtie, chaque conduit parfaitement posé, toute chose faite aussi bien que l'habileté et la force humaine peuvent la faire. Un monde pareil semble un conte de fée, une utopie impossible, et pourtant tel serait le résultat si chaque individu faisait son devoir aussi parfaitement que ses pouvoirs le lui permettent. Et voilà le premier pas vers la vie spirituelle. Il n'est pas hors de votre atteinte ; il est à la portée de chacun d'entre vous.

PRINCIPE DU SACRIFICE

Mais ce n'est pas tout ; il y a un degré de vie spirituelle plus élevé que celui-là. C'est beaucoup de se sentir coopérateur du divin dans le monde ; c'est beaucoup de rendre son

œuvre grande en la rattachant à l'œuvre universelle, à travers ce puissant système de mondes et d'univers ; c'est beaucoup aussi, comme l'a dit Emerson, d'accrocher son chariot à une étoile, plutôt qu'à quelque misérable poteau du bord de la route. Mais cela même n'est pas la seule chose en votre pouvoir, cela même n'est pas le comble de la splendeur que vous pouvez atteindre. Car il y a une chose plus grande même que le devoir, c'est quand toute action est faite comme un sacrifice. Or, que veut dire cela ? Il n'existerait ni monde, ni vous, ni moi, s'il n'y avait pas eu un sacrifice primordial par lequel un fragment de la pensée divine s'est enveloppé dans la matière, s'est limité dans le but que vous et moi puissions devenir divinement conscients. Il y a une profonde vérité dans la grande doctrine chrétienne d'un agneau immolé ; — quand ? sur le calvaire ? Non, mais « depuis la fondation du monde ». C'est la grande vérité du sacrifice. Sans le sacrifice divin, pas d'univers : si le SOI divin ne s'était limité lui-même, il n'existerait aucun des mondes qui remplissent les royaumes de l'espace. Tout cela est un sacrifice, le sacrifice de l'amour qui se limite soi-même pour que d'autres

puissent atteindre l'existence consciente et se réjouir dans la perfection suprême de leur propre divinité. Et en tant que la vie du monde est basée sur le sacrifice, toute véritable vie est aussi sacrificatoire ; et quand tout acte est fait comme un sacrifice, alors l'être devient l'homme parfait, l'homme spirituel. Cela est difficile. Le premier degré ne l'est pas trop : nous pouvons donner libéralement; nous pouvons rendre nos vies utiles ; mais qu'il est difficile, après qu'on a rendu sa vie utile, qu'on l'a enveloppée dans quelque œuvre de service, de voir cette œuvre réduite en miettes, et de pouvoir contempler ses ruines avec une calme satisfaction ! Voilà une des choses que veut dire le sacrifice : vous aurez jeté la somme de votre vie en quelque bonne œuvre, la somme de vos énergies en quelque grande entreprise, vous aurez peiné et bâti, et tramé des plans et donné la forme, vous aurez nourri l'entreprise engendrée par vous comme une mère peut choyer l'enfant de son sein, et voici qu'elle tombe en morceaux autour de vous. Au lieu de prospérer, elle avorte ; au lieu de grandir, elle éclate ; au lieu de vivre, elle meurt. Pouvez-vous être contents d'un pareil résultat ? Des années de labeur, des an-

nées de pensée, des années de sacrifice, et voir tout crouler en poussière, et rien qui subsiste ? Si vous ne le pouvez pas, c'est que vous travailliez pour vous-même, et non comme partie de l'activité divine ; votre entreprise avait beau être dorée de l'amour d'autrui, elle était votre œuvre et non l'œuvre de Dieu, et c'est pourquoi vous avez souffert de sa brisure. Si elle eût été réellement sienne et non vôtre, si elle eût été un sacrifice et non une possession à vous, vous sauriez que tout ce qu'elle contenait de bon doit entrer inévitablement dans les forces de bien répandues dans le monde, et que s'Il n'a pas eu besoin de la forme construite par vous, mieux vaut qu'elle soit brisée, mieux vaut que cette vie, qui ne peut mourir, entre dans d'autres formes plus convenables au plan divin, et travaille dans la grande entreprise de l'évolution.

UNE PARABOLE

Laissez-moi vous présenter la chose d'un autre point de vue, et vous verrez exactement ce que je veux dire, d'une façon moins abstraite peut-être. Prenez une armée, une armée attendant l'attaque d'un ennemi plus nombreux et

plus fort. Le commandant en chef prépare son plan de bataille, place un régiment à un point et un autre ailleurs, organise un grand projet qui embrasse l'ensemble, et le jour de la bataille se lève. Des côtés du général un messager s'élance au galop et porte à quelque jeune capitaine, en quelque endroit du champ de bataille, l'ordre suivant : « Allez attaquer le fort qui est devant vous, prenez-le, et tenez-y bon jusqu'à ce que vous receviez l'ordre de retraite. » Le jeune capitaine, à la tête de sa petite troupe de jeunes hommes, examine le fort qui est devant lui ; il sait qu'il ne peut pas le prendre, il voit que l'échec est inévitable, il comprend que c'est la mutilation et la mort pour les hommes placés sous ses ordres, il se rend même compte que s'il exécute l'ordre à la lettre, pas un homme de cette petite troupe ne verra le soleil du lendemain, qu'ils seront balayés jusqu'au dernier par la grêle de mort qui va tomber sur eux tandis qu'ils graviront la colline vers le fort imprenable qui la domine. Il voit tout cela ; hésite-t-il? S'il hésite, c'est un traître, il est déshonoré, il est lâche. Il rassemble ses hommes : « L'ordre est venu de prendre ce fort. » Ils chargent. Ils sont décimés. Ils chargent de nouveau, et de nouveau laissent un

dixième des leurs sur la pente. Ils chargent encore, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un homme debout pour charger. Pendant ce temps, d'un autre côté du champ de bataille, le dessein du général a progressé ; pendant ce temps, l'attention de l'ennemi a été occupée par cette poignée d'hommes qui allaient joyeusement à la mort ; le plan s'est développé ; pendant que l'ennemi surveillait cet effort désespéré, la tâche des camarades s'est accomplie ailleurs, et en fin de compte, quand le soleil se couche, la victoire appartient à cette armée dont les hommes sont étendus morts et mourants sur la pente. Ont-ils échoué ? En apparence c'est un échec d'être là mourants et morts ; sûrement les hommes ont échoué. Ah ! quand l'histoire de cette lutte sera écrite, quand une nation reconnaissante élèvera un monument à la mémoire des vainqueurs de cette bataille, bien haut sur ce monument seront gravés en or indestructible les noms des hommes qui moururent et rendirent la victoire possible à leurs camarades en acceptant la défaite pour eux-mêmes.

Vous comprenez ma parabole. Il n'y a pas d'insuccès quand le commandant en chef est le divin architecte de l'univers ; il n'y a pas

de défaite possible, il n'y a que succès inévitable ; et n'est-ce pas un noble orgueil que d'être appelé au sacrifice afin que le plan puisse être accompli ! Il n'y a pas d'échec, car la victoire est toujours du côté divin. Qu'importe que vous et moi ayons semblé échouer ; qu'importe si nos plans mesquins s'effritent entre nos mains ; qu'importe si nos entreprises d'un moment sont trouvées inutiles et rejetées ? La vie que nous y avions dépensée, le dévouement avec lequel nous les avions conçues, la force avec laquelle nous avons essayé de les accomplir, le sacrifice par lequel nous les avons offertes au succès du puissant ensemble, nous ont enrôlés comme coopérateurs de la Divinité dans le sacrifice, et nulle gloire n'est plus haute que la gloire du désastre personnel qui assure le succès universel. Cela est réservé aux forts ; je l'accorde. Cela est réservé aux héros. C'est leur travail et leur délice. Mais être seulement capable d'en voir la beauté, c'est apporter un peu de cette beauté dans chacune de nos vies. Voir qu'une chose est noble, c'est commencer à incarner cette noblesse dans votre existence, et la simple reconnaissance de la splendeur d'un idéal est le premier pas vers votre transformation à son image.

Or, supposons que vous et moi puissions modeler notre vie d'après des lignes comme celles que j'ai imparfaitement essayé d'esquisser, nous deviendrons l'homme spirituel vivant dans la vie du monde, transformant lentement ce monde à la façon de l'idéal divin, en faisant la manifestation de plus en plus parfaite de la pensée divine. Tel est donc l'idéal central qui transmutera l'homme du monde en l'homme spirituel, et c'est dans le monde qu'il peut le mieux être réalisé. La vie de la jungle, pour qui sait le nombre des vies des hommes, n'est jamais la dernière existence d'un sauveur de sa race. Une pareille vie peut être parfois l'une des nombreuses vies qu'il parcourt, en amassant une expérience universelle ; parfois une époque d'accumulation de force et de pouvoir à employer plus tard ; mais la vie des Christs de la race est la vie dans le monde, et non la vie dans la jungle. Quoiqu'il nous soit parfois profitable de nous retirer dans la solitude, le Dieu manifesté marche dans les endroits fréquentés des hommes. Là seulement est la grande œuvre à accomplir, là sont les épreuves à

affronter, là sont les pouvoirs à découvrir. Quand tous nos pouvoirs auront jailli, quand nous serons tous des Christs, ah! alors nous pourrons sortir de la vie extérieure du monde pour devenir une partie de cette vie intérieure qui forme et moule l'activité externe ; mais ceux qui sont encore en croissance vers cette stature doivent grandir selon la loi de la croissance, qui est la loi de l'expérience. Seuls les parfaits peuvent passer derrière le voile et émaner de là les pouvoirs spirituels développés dans la vie du monde.

LA DIVINITÉ EMPRISONNÉE

Il me semble donc qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse commencer à mener la vie vraiment spirituelle, et que le monde en sera meilleur, tandis que l'homme se développera plus rapidement en proportion de son effort. Car chacun de nous, si nous y pensons, chacun de nous est à l'œuvre pour sculpter sa propre vie selon une image parfaite, l'image du Divin manifesté dans l'homme. Ce n'est pas que le Divin ne soit pas en vous ; s'il n'y était pas, comment le feriez-vous jaillir ? L'idéal vient avant la manifestation, la pensée crée la forme, en

chacun de vous dort pour ainsi dire la divine image, et votre œuvre est de rendre cette image manifeste, et alors vous serez l'homme spirituel.

Suivez-moi dans l'atelier de quelque grand sculpteur, non pas un simple tailleur de marbre, mais un de ces génies qui rendent le marbre vivant, et l'idéal en forme irréprochable. Comment cet homme travaille-t-il ? Pensez-vous qu'il sculpte une statue dans le marbre ? Point du tout. Il délivre du marbre une statue, en enlevant ce qui est de trop, le marbre inutile qui cache aux yeux de l'homme la beauté de l'idéal qu'il voit. Voilà le sculpteur de génie ; dans le bloc grossier, qui est tout ce que vous et moi pouvons voir de nos pauvres yeux, il voit la parfaite statue emprisonnée dans la pierre, et de chaque coup de son maillet, de chaque touche adroite de son ciseau, il rapproche cette prisonnière de sa liberté, son idéal de sa manifestation. Il en est ainsi de vous et de moi : nous sommes de grossiers blocs de marbre qui vivons ici dans l'atelier du monde, bruts, non taillés, tous tant que nous sommes ; et la Divinité en nous est cachée, comme la statue dans le bloc. Et vous et moi sommes des sculpteurs, et par notre vie cette statue doit être manifestée, cette beauté emprisonnée

doit être libérée ; avec le maillet de la volonté, avec le ciseau de la pensée, nous devons couper toute cette pierre superflue, inutile, qui cache la divinité vivante en nous, qui dérobe à la vue des hommes sa gloire non manifestée. Sculpteurs vous êtes, chacun de vous, en train de dégrossir ce que vous serez inévitablement dans des années, dans les siècles à venir ; et plus vous mettrez d'habileté, de connaissance, de volonté forte, de puissance dans le maniement de votre maillet et de votre ciseau, plus vite viendra le jour de la libération, plus proche sera la manifestation de l'œuvre. Ainsi donc, où que vous soyez, dans quelque atelier de ce vaste monde que vous vous trouviez au travail, gardez toujours dans votre cœur l'idéal que vous souhaiteriez de réaliser. Puissiez-vous sentir la présence de la Divinité prisonnière que vous, et vous seuls, avez le glorieux privilège de libérer. Prenez en main vos outils, déblayez la pierre inutile, délivrez la statue splendide, et la conscience vous fera reconnaître en vous-mêmes ce que vous êtes réellement, des hommes à l'image de Dieu.

M. Campbell, exprimant à Mme Besant toute

l'obligation qu'il lui devait pour sa conférence, déclare qu'il ne croit pas avoir entendu jamais un plus magnifique effort oratoire dans cette enceinte. Mais ceci est relativement peu de chose — que dire de la vérité en elle-même? On vient d'entendre les accents d'un grand prédicateur, et ses paroles portaient la conviction avec elles. Bien loin que le pasteur ou les dignitaires de l'église puissent se trouver compromis par la présence de Mme Besant dans cette chaire, il espère qu'elle-même ne se sentira pas compromise par cette présence. « Le fait est qu'au *City Temple* nous avons appris à nous élever au-dessus de ces considérations ; inutile de s'inquiéter de ce qui compromet ou non. Parlant pour moi-même, je ne puis que dire que je suis fier d'avoir entendu un grand orateur énoncer d'aussi grandes vérités à mes côtés et dans cette chaire historique, et je veux assurer à Mme Besant, en votre nom, qu'elle sera notre hôte bienvenue dans l'avenir, toutes les fois que les occupations de sa vie lui permettront de revenir visiter le *City Temple*. »

Mme Besant :

Amis, quand une personne a, ou croit avoir quelque chose à dire, c'est toujours pour elle la

plus grande des faveurs d'être écoutée par un nombreux auditoire, et j'ai toujours pensé qu'en pareil cas le vote de remerciements devrait être donné par l'orateur aux auditeurs, et non par les auditeurs à l'orateur. Permettez-moi pourtant de vous dire en toute sincérité qu'à mon avis, plus une tribune est large et ouverte à tous, plus elle peut servir au bien de l'humanité. Tout en me félicitant de l'invitation qui m'a amenée ici, je vous félicite d'avoir un pasteur et des dignitaires disposés à ouvrir cette chaire à tous ceux qui sont vraiment sincères et croient avoir à dire quelque chose de précieux pour tout le monde. Une tribune large est un bienfait public, et votre *City Temple* est une large tribune.



Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN